

Pages d'autrefois : pauvres maris ! : [1ère partie]

Autor(en): **Cérésole, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 31

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224044>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

furetaient partout, cherchant les confitures. A partir de 9 h. 1/2 ou 10 heures, on n'en vit plus. Quelques-unes se montraient à midi, ayant l'idée sans doute que les confitures pourraient se trouver sur la table à ce moment; il en revint encore à 4 heures.

Plusieurs jours de suite ce fut la même chose: les abeilles arrivaient en abondance de 7 à 10 heures, au moment où les confitures avaient coutume d'être là. Elles savaient l'heure à leur façon.

Quelle moule. — Badadia est garçon épiciier. Son patron cherche partout le poids d'un kilo. — Qu'en avez-vous fait? demanda-t-il au bon idiot. — Je ne l'ai plus... Tout à l'heure, il est venu un client qui l'a emporté. — Comment ça? — Oui, il m'a dit, quand j'ai eu pesé ses pruneaux: «Surtout donnez-moi le poids...» Je le lui ai donné!



Pages d'autrefois

PAUVRES MARIS !

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. »
Genève.

BN été, durant la saison des séjours alpestres, des ménages disloqués et des villégiatures, il existe sous les toits brûlants de nos villes et sur les bords surchauffés de nos lacs, une catégorie d'honnêtes et paisibles citoyens, à laquelle je ne puis m'empêcher de songer sans éprouver à leur endroit une profonde sympathie.

Toujours plus nombreux, et vraiment aussi intéressants que dignes de pitié par la position qui leur est faite, ces êtres malheureux à tant d'égards constituent, dans la saison d'été, une vraie caste à part, dont l'allure et l'originalité de mœurs méritent d'attirer l'attention du moraliste.

Je veux parler de ces pauvres maris solitaires et abandonnés, — veufs de toutes tendresses, pères délaissés, époux malheureux, — catégorie sociale touchante, errante, rêveuse et bien à plaindre, à laquelle les Allemands, dans leur langage imagé et quelque peu malicieux, ont donné le nom de *Strohwitter*, veufs de paille!

En raison de l'irrégularité et de la mélancolie de leur situation, ces victimes du devoir, ces esclaves du bureau, ces martyrs des vacances, du soleil et de la consigne, ont droit, me semble-t-il, à un article compatissant dans le *Conteur Vaudois*, qui leur prouve que la société ne les oublie pas dans leur épreuve, que les nobles âmes ne les voient pas passer, tristes et mornes, sans prendre garde aux douleurs de leur solitude et sans comprendre ce qui doit se passer dans les profondeurs secrètes de leurs vies dépeuplées.

Pauvres solitaires !

La famille romande songe-t-elle suffisamment à ces centaines d'êtres intelligents, doués d'un cœur aimant et sensible et qui, soudain, aux beaux jours de l'été, parce qu'il a plu à la cloche d'un collègue de cesser de sonner, au soleil de brûler la terre, à madame de partir, voient leurs foyers heureux et paisibles se transformer en une triste solitude, leurs habitudes troublées et leurs conditions d'existence bouleversées de fond en comble.

On ne fait pas d'appel au pays en leur faveur. On ne leur porte pas le plus petit toast consolateur dans les réunions de sociétés, ou dans les tirs fédéraux et cantonaux. On passe trop souvent près d'eux le cœur dur et l'œil sec. Et pourtant ils souffrent ces pauvres veufs! Ils souffrent...

Pour leur prouver, chers lecteurs, que nous ne les oublions pas, pour ce qui nous concerne, essayons d'aller à eux bien discrètement; suivons-les pendant quelques instants en observateurs attentifs; étudions pendant quelques minutes leurs mœurs si subitement et douloureusement transformées, leurs allures si souvent bizarres et leurs variétés de caractères. Ceci nous instruira peut-être et ces pages d'amicale sympathie porteront, — qui sait? — un peu de baume dans es soubres profondeurs de ces conjugales blessures.

Tout d'abord, de quoi souffrent-ils? Hélas! d'être seuls! *Væ soli!* Malheur à celui qui est seul! a dit, il y a longtemps, l'Ecclésiaste: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » a écrit bien avant l'auteur de la Genèse. Ils en font la journalière et dure expérience, et cela souvent avec une patience, avec un calme et une résignation qui touchent vraiment à l'héroïsme.

Qu'est-il donc arrivé?

Au printemps dernier, leurs maisons étaient gaies et remplies. C'étaient de vrais nids d'oiseaux, pleins de chants, de rires et de joyeuses caresses. Un beau, ou plutôt un triste matin de juillet, ils ont vu leurs demeures s'agiter et se vider du haut en bas. Les vestibules se sont encombrés de malles, de porte-manteaux, de colis de toutes formes. Madame, en revêtant sa robe neuve d'indienne bleue, son joli chapeau de campagne, a pris des airs d'indépendance et de conquête; les enfants, plus tapageurs que jamais, se sont armés de bâtons, de parapluies, de boîtes de botanique; la bonne a mis ses souliers du dimanche. Puis la porte s'est ouverte à deux battants; un grand bruit, comme un dégringolade, s'est fait entendre dans l'escalier; la bande a pris son vol du côté de l'embarcadère; le bateau a sifflé; l'onde a bouillonné; puis... adieu petit père! Adieu maison! adieu soucis, cité fumeuse! et... le pauvre mari, resté seul sur le rivage, — comme l'homme au grand regard triste qui se trouve au premier plan des *Illusions perdues*, de Gleyre, — a vu, pour toute consolation, de petits mouchoirs blancs s'agiter dans le lointain. Et puis, c'est tout!... Nid vide! Foyer désert!...

Morne et rêveur, il est rentré un instant chez lui; il a trouvé son appartement en culte; il s'est heurté dans le vestibule sombre contre les rhumatismes d'une vieille servante allemande qui s'est mise à grogner en traînant ses babouches. Il lui a donné des ordres incohérents. En passant dans les chambres vides, où les tiroirs des armoires et des commodes étaient grands ouverts, il a écouté l'affreux silence de l'abandon; puis, après un gros soupir, il est sorti; humble, résigné et la tête penchée, il a pris le chemin des affaires et du bureau.

Après le premier étonnement, produit par la nouveauté de la situation, les jours qui ont suivi se sont passés, il est vrai, d'une manière relativement calme et satisfaisante.

Il y a toujours quelque charme dans les premières impressions d'un changement. Il y a de la douceur à se sentir plus libre de soi, de ses entrées, de ses sorties, de l'ensemble de ses actes. Il y a moins de bruit au logis, surtout, on constate une absence totale de contradictions.

Monsieur se trouve étonnamment soumis et brave. Il s'imagine naïvement pouvoir tenir seul bien longtemps. Détrompez-vous! Ne vous y fiez pas! Vous ne savez pas, mesdames, ce qui se cache de tendresse dans le cœur de l'homme, de profondeur d'affection et d'attachement tenace dans le cœur de vos maris, de poésie enfantine dans l'âme d'un père de famille!

Aussi qu'arrive-t-il? A la longue, quand l'absence se fait interminable, quand la solitude se prolonge, que les jours succèdent aux jours dans une assommante et fade monotonie, à force de retrouver toujours son foyer désert, d'y errer le soir comme une âme en peine, de manger seul, de vivre seul, de se coucher seul, il s'opère bientôt chez ces pauvres veufs de curieuses transformations de caractère, aboutissant à des états

moraux très variés et très significatifs.

Tous, en effet, n'ont pas la même manière de traverser la crise et d'accepter le triste sort qui leur est fait.

Voici d'abord le « veuf mélancolique » (*Viduus tristis*). C'est la première variété de l'espèce, la plus commune. Il vit seul avec son ennui. Il le subit, il ne l'accepte pas. Il pâlit. Il maigrit. Son regard n'a plus de sourires. Il parle peu et devient horriblement distrait. Il est abattu et broie son noir. Il trouve absurde qu'on se marie pour se séparer et qu'on ait des enfants pour ne point en jouir. Il se sent cloué au sol par ses fonctions de notaire, de banquier, d'avocat ou d'apothicaire, que sais-je, par un bureau ou par un magasin, par des clients qui viennent, ne viennent pas ou pourraient venir, par un patron rigide qui ne comprend pas la montagne et répète à satiété que, de son temps (qui était le bon temps, cela va sans dire) on ne connaissait pas les villégiatures et qu'on ne s'en portait pas plus mal!...

(A suivre).

Alf. Cérésolo.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, Mademoiselle et son Chauffeur, avec Dorothy Mackaill et Jack Mulhall. John Francis Dillon à qui l'on devait déjà des films remarquables a eu la main heureuse en mettant en scène une nouvelle spécialement écrite pour l'écran *Children of the Ritz*, du jeune auteur Cornelle Woolrich. Cette charmante histoire est un peu le roman d'un jeune milliardaire qui n'a pas d'autre préoccupation que de dépenser le plus d'argent possible du matin jusqu'au soir. Dorothy Mackaill, connue pour sa prodigalité, joue avec un naturel parfait ce rôle où elle ne fait que de jeter son argent par les fenêtres, et avec son partenaire Jack Mulhall forme un couple admirablement assorti. Les actualités parlantes Fox Movietone et des attractions complètent le programme.

1^{er} AOUT
Restaurant du Lac de Sauvabelin
Inauguration de l'île

Fête champêtre



Se recommande,

H. BOVEY, nouv. tenancier

Pour la rédaction:
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure; sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE